



**HAL**  
open science

**“ Les nourritures terrestres en Russie, ” ou l Art de  
vivre de Johann Albrecht Euler Saint-Pétersbourg  
(1766-1800)**

Dominique Taurisson-Mouret

► **To cite this version:**

Dominique Taurisson-Mouret. “ Les nourritures terrestres en Russie, ” ou l Art de vivre de Johann Albrecht Euler Saint-Pétersbourg (1766-1800). *The Cultural topography of food*, 1999, 23/2, pp.143-163. halshs-00004717

**HAL Id: halshs-00004717**

**<https://shs.hal.science/halshs-00004717v1>**

Submitted on 27 Sep 2005

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# "Les nourritures terrestres en Russie" ou l'Art de vivre de Johann Albrecht Euler Saint-Pétersbourg (1766-1800)

Dominique TAURISSON

Article publié dans *Eighteenth Century Life*,  
n° spécial dirigé par Béatrice Fink, 1999, p. 143-163

Version non corrigée par l'éditeur

Pénétrer dans le petit monde terrestre de Johann Albrecht Euler, peut être sensuel et savant : on y goûte son art de vivre, on jouit avec lui du plaisir de la table et de la bouche, et on explore inlassablement le sens de ces mots si périphériques les uns par rapport aux autres : socialité, sociabilité, civilité, convivialité.

Lors de son premier séjour en Russie de 1727 à 1741, le mathématicien Leonhard Euler avait épousé en 1733 à Pétersbourg, Katharina Gsell, comme lui d'origine suisse et protestante, et en 1734 était né Johann Albrecht Euler, le premier fruit de cette union<sup>1</sup>. Après un long séjour à Berlin, pendant lequel Leonhard Euler encore membre de l'Académie des sciences de Pétersbourg, avait exercé d'importantes responsabilités au sein de l'Académie restaurée par Frédéric II, toute la famille Euler s'était réinstallée à Pétersbourg en 1766, le mathématicien ayant été séduit par des propositions avantageuses de Catherine II pour lui et son fils aîné.

Pétersbourg était déjà à cette époque l'une des villes les plus cosmopolites de l'Empire de Russie, et riche d'une très forte colonie allemande. Les Euler s'étaient établis bourgeoisement dans l'île Vassilievski, haut lieu de la science et du commerce, dont Pierre 1er avait voulu faire le centre de Pétersbourg, et où Catherine II leur offrit d'abord un logement meublé, et un peu plus tard l'argent nécessaire à la construction d'une maison : c'est dans cette île à la population savante que se trouvaient notamment les Académies des sciences et des beaux-arts, le corps des Cadets, la douane, et la bourse des marchandises.

Dès les premières années de ce second séjour, Johann Albrecht Euler, alors âgé de 32 ans et marié, avait entamé une correspondance régulière et privée avec l'oncle par alliance de sa femme, une personne qu'il estimait, qui lui était chère, et que toute la famille Euler avait beaucoup fréquentée à Berlin : le distingué secrétaire de l'Académie des sciences de Berlin, Samuel Formey, lui-même âgé de 55 ans, et pourvu d'une nombreuse famille. Cette correspondance croisée allait se poursuivre jusqu'en 1790, et représente aujourd'hui plus d'un millier de lettres conservées pour l'essentiel à Berlin, Cracovie, Bâle, et Pétersbourg<sup>2</sup>.

Dans les premiers temps de ces échanges épistolaires, Johann Albrecht Euler est seulement nommé à la chaire de physique de l'Académie ; il en devient le secrétaire en 1769. On l'apprend notamment dans une lettre qu'il adresse à Formey le 24 mars/4 avril 1769 où il explique avec quel souci de bienséance, il a accepté ce poste<sup>3</sup>. Formey, lui aussi membre de l'Académie de Pétersbourg, remplissait pour

elle, depuis 1766, les fonctions de correspondant, et touchait une pension de 200 roubles en échange d'informations, principalement sur les nouvelles publications, ce qui explique le tour parfois officiel de leur correspondance<sup>4</sup>.

### **La Correspondance de Johann Albrecht Euler**

Outre, pour Formey, de remplir sa mission de correspondant officiel de l'Académie de Pétersbourg, et pour Euler de communiquer à l'Académie des sciences les informations ainsi transmises, la fonction essentielle de cet échange de lettres était apparemment pour les deux correspondants, de pallier leur séparation et de fortifier leurs liens familiaux et amicaux par une représentation très précise et concrète de la vie sociale et matérielle de leurs familles de Berlin et de Pétersbourg. Il semble pourtant, et nous allons le voir, qu'elle avait une autre fonction pour Euler, celle de proposer un paradigme de la sociabilité et de l'homme socialisé tel qu'il pouvait le concevoir et l'expérimenter dans son existence pétersbourgeoise.

Cette fonction se trouve confirmée par l'étude de la forme particulière de ces "lettres" : on y trouve des éléments assez conventionnels, les lettres proprement dites, où Euler répond aux questions posées par Formey dans ses propres missives et s'informe lui-même de certains événements ou des affaires qu'ils ont en cours, et d'autres éléments plus originaux constitués par de longs morceaux de son journal "intime" copié par ses soins, au jour le jour, avec une grande régularité. Les lettres d'Euler ainsi accompagnées de son journal contenaient suffisamment d'indices précieux pour que Formey et les amis de Berlin, à qui les lettres étaient lues, puissent imaginer le genre de vie mené par la famille Euler à Pétersbourg<sup>5</sup>. On y trouve, en effet, une masse considérable d'informations destinées peut-être, à donner l'illusion à leur destinataire qu'il pouvait pénétrer dans la vie de son neveu et de sa famille et leur être ainsi très proche. Euler s'efforçait probablement aussi de compenser le morcellement de la quotidienneté<sup>6</sup> par l'intensité et la régularité de sa communication avec Formey, comme si elle pouvait, dans une absolue synchronie, restituer le cours de l'existence qu'il menait avec sa famille à Pétersbourg.

C'est Formey qui l'a très tôt encouragé à écrire son journal : "Vous avez bien raison de vous féliciter d'avoir adopté la méthode de tenir un journal : cela augmente infiniment la personnalité morale et l'intérêt qu'on prend à son existence. Voici 30 ans révolus depuis que je fais le mien, commencé le 1 de 1740. Je souhaite que le vôtre dure 50 ans et ne soit marqué que de circonstances agréables." (SP, Formey à Euler, 25-26 décembre 1769, fol. 312ro), et tout au long de sa vie, Euler restera fidèle à cette forme d'écriture, par besoin (comme un exercice physique), par devoir (engagement mutuel avec Formey, et peut-être mission idéologique), mais aussi par plaisir : "[...] je vous écrirais bien plus souvent, très honoré oncle, si je pouvais me désaccoutumer de remplir d'abord quatre et même plusieurs pages entières, le plaisir que j'ai de vous entretenir est trop grand, et il me coûte de la peine d'y mettre des bornes." (NF, 27 mai/7 juin 1768, fol. 43ro). La discipline qu'il s'impose est pourtant physiquement et moralement contraignante : la tenue et souvent le recopiage de ce

journal peuvent être parfois des tâches pénibles et même lassantes. Il se reproche d'ailleurs souvent de ne pas avoir été assez régulier dans son écriture, et il leur arrive fréquemment à l'un et à l'autre de s'encourager mutuellement à écrire de longues lettres, et de traiter leurs échanges épistolaires comme la plus douce occupation de leur vie.

Euler n'écrit visiblement pas ce journal en faisant un effort de mémoire, il consigne simplement les faits dans leur ordre chronologique sans avoir l'air d'accorder plus d'importance ou de valeur à l'un qu'à l'autre, sans distinguer par le style ce qui relève de la vie privée et de la vie publique, et ceci dans une sorte de mode continu. Son débit régulier, tel une sécrétion, consiste en une répétition très minutieuse des anecdotes qui jalonnent et constituent sa vie quotidienne. Ce journal, qui à l'évidence n'est pas une œuvre littéraire, et n'était sans doute pas destiné par Euler à la publication, représente le lieu où s'accomplit son quotidien, une sorte de carnet de bord dans lequel il enregistre la "monnaie courante" de sa sociabilité<sup>7</sup> : essentiellement ses rencontres, les sorties qu'il fait seul ou avec sa famille, des parties de campagne, des repas et des goûters, les événements qui émaillent sa vie professionnelle, etc. Le résultat qu'il obtient est une sorte d'agenda développé, finement tissé, ajusté à la réalité<sup>8</sup>, où il relate sans aucun ennui, ni pour lui, ni pour ses lecteurs, ce qu'il appelle les détails de sa vie. Et de ces longs rapports existentiels, répétitifs, qui peuvent apparaître au premier abord superficiels, ne contenant en apparence aucune idée, ni réflexion, se dégage finalement un autoportrait, le portrait d'un homme et de son ethos.

Euler feindra d'ailleurs, tout au long de cette longue correspondance, de laisser croire que tout ce qu'il écrit est léger, et que même sa femme se moque de ce qu'il mande à Formey "tant de minuties qui effectivement ne méritent pas ce que vaut l'encre qu'il en faut. Mais que vous puis-je écrire d'un pays éloigné, si peu connu de vous, et auquel vous ne vous intéressez qu'en tant que nous y vivons." (NF, 31 mars/11 avril 1770, fol. 154vo), tout en ne cessant d'exposer chaque fois qu'il en a l'occasion, comme déjà dans la lettre où il décrit la façon dont il a été nommé secrétaire de l'Académie, son goût et sa philosophie de l'existence : plaisir et vertu.

En dépit de ses plaintes, Euler est un chroniqueur qui aime écrire : il a de nombreux autres correspondants avec qui il est aussi régulier et minutieux qu'avec son oncle Formey (il enregistre dans des livres toutes les lettres qu'il reçoit et qu'il écrit), que ce soit dans sa famille, où son frère le lieutenant et sa sœur Delen "ont pris du plaisir à nous imiter en nous envoyant aussi régulièrement un extrait de leurs journaux, qui pour la plupart sont très intéressants" (NF, 27 novembre/8 décembre 1769, fol. 125vo-126ro), ou bien dans ses relations amicales ou plus formelles, comme celle qu'il entretient avec Müller<sup>9</sup>, conseiller d'Etat à Moscou, qui lui "écrit toujours encore 104 lettres par an, et auxquelles il répond avec la même exactitude." (NF, 7/18 février 1777, fol. 565vo).

### **Sources épistolaires et informatique**

La contradiction apparente entre d'un côté, l'unité, la discontinuité, mais aussi la densité d'un tel objet d'étude, et de l'autre, la nécessité de mener une enquête rapide dans plusieurs centaines de lettres, matériau complètement inextricable à l'œil nu, m'ont conduit à choisir des outils et des méthodes instrumentales qui ont rendu possibles son "détissage" et son interprétation.

Au moyen d'une méthode expérimentale d'analyse des textes mise au point au Centre d'étude du 18<sup>e</sup> siècle, j'ai pu travailler dans une perspective, de ce point de vue là, très moderne. En associant électroniquement au sein d'une base de données relationnelle les séquences des lettres qui m'intéressaient, à des informations simples ou plus complexes (expressions formelles prédicatives) structurées selon des modèles paramétrés en fonction de mes sujets d'intérêt, j'ai enregistré une grande partie des multiples combinaisons sémantiques avec leur organisation interne, contenues dans ce corpus.

Autrement dit, la méthode utilisée a consisté à analyser les textes en trois temps :

1- en les décomposant et en repérant tout ce qui paraissait intéressant de noter : par exemple, tous les échanges, les circulations d'idées ou de marchandises, les transformations subies par les choses ou les individus, leurs rapports, etc. ;

2- en représentant tous ces éléments dans une base de données sous la forme de "relations" de types différents, et adaptées à ma problématique : "rencontres" (pour enregistrer par exemple la fréquence des relations entre personnes), "transferts" (pour enregistrer les échanges d'idées, d'informations, ou de marchandises), "partages" (pour étudier ce qui rassemble les communautés d'individus, notamment les repas, les fêtes ...), etc.

3- en utilisant des moteurs de recherche et d'édition pour traiter toutes ces données (les comparer, les étudier dans leurs rapports, leur potentialité, leur poids, leur présence ou leur absence), et produire des résultats statistiques et graphiques.

Ce système d'analyse appliqué à un échantillon représentatif (environ 500 lettres réparties entre les années 1766 et 1790) permet, par exemple, de connaître avec une certaine précision les activités des membres de la famille Euler, leurs goûts, le genre d'invitations auxquelles ils répondent le plus souvent, la proportion dans laquelle ils prennent leurs repas chez eux ou hors de chez eux, les gens qu'ils fréquentent, avec quelle régularité, l'évolution de leurs rapports dans le temps, à quoi ils s'occupent ensemble, ce qu'ils mangent, ce qu'ils racontent, ce qu'ils lisent, ce qu'ils aiment, ce qu'ils cachent, ce qu'ils laissent entendre, ce qu'ils suggèrent, etc.

Il est clair que la puissance de ces outils d'analyse est telle, qu'ils nous permettront bientôt :

- de ne plus limiter ce type de recherches transversales à un seul corpus de textes, mais de les inscrire dans plusieurs corpus mis simultanément en relation ;

- de mobiliser plus d'une discipline scientifique pour l'étude de ces matériaux, et de combiner les méthodes et les capacités de relativisation de plusieurs d'entre elles.

Cette méthode induit naturellement de nombreuses autres perspectives intéressantes, comme celle du décryptage et de l'enregistrement des regards portés sur de tels ensembles (le regard de celui qui écrit, le regard du destinataire, et enfin le

regard du chercheur), et des intentions contenues dans les différents niveaux de discours qui leur correspondent. Roger Chartier situe lui-même les sources épistolaires au cœur des relations enchevêtrées qui unissent la réalité et ses représentations<sup>10</sup>. C'est pourquoi on devrait pouvoir désormais considérer dans le champ de l'histoire des idées et de la sociologie des mœurs, les correspondances comme des matériaux textuels originaux, constituant un genre littéraire, dont il serait intéressant d'identifier les caractéristiques, le code qui préside à son fonctionnement, et de définir consensuellement le statut des informations dont elles sont les vecteurs privilégiés.

### **L'art de vivre des Euler**

#### Une vie exemplaire

Georges Dulac a écrit à propos des lettres d'Euler qu'il connaît bien, qu'elles "déroulent le tableau d'une existence bourgeoise, paisible et sans prétention [...]"<sup>11</sup>. De façon générale, il est vrai que leur lecture peut procurer cette impression. En effet, si Euler se présente bien comme le prototype de l'homme civilisé, il est impossible de découvrir dans sa correspondance les traces d'une éventuelle théorie philosophique ou morale, ni même d'une idée pour justifier la conduite de son existence. Son désir d'incarner un modèle, pour son oncle et tous ceux qui lisent ses lettres, ne participe pas d'une idéologie explicite, mais d'une stratégie qui se construit essentiellement sur des actions quotidiennes, de préférence exemplaires.

Modèle social, il trouve son équilibre dans l'économie de sa vie, la dignité dans le paraître, une parfaite intégration et une volonté de perfectionnement moral infatigable. C'est un homme scrupuleux qui donne l'impression à ses lecteurs de contrôler rigoureusement son univers, comme on peut le lire dans ces lignes où il décrit lui-même son comportement habituel : "[...] et tantôt je vais m'habiller : ce que je fais toujours entre 10 et 11, pour rester ainsi habillé jusqu'à 8 heures du soir. De 11 à midi je donne une leçon en mathématiques à mon Hans<sup>12</sup> : quelques fois je lui en donne aussi deux, de 9 à 10 heures le matin et de 6 à 7 heures le soir. De midi à 1 heure je travaille encore un peu dans mon cabinet : j'entre ensuite dans le cabinet de ma femme, où s'assemblent peu à peu ceux qui viennent pour le dîner. [...] nous nous mettons à table à 1 1/2. Nous nous levons à 2 1/2. Nous prenons le café, nous causons et je fais quelquefois une partie d'échecs. A 4 heures nous prenons le thé, et je me retire ensuite dans mon cabinet, où je travaille jusqu'à 7 ou 8 heures. Ensuite je retourne dans la chambre de ma femme, et si j'y trouve de la compagnie, nous jouons aux cartes jusqu'à 9. Puis nous soupons, et à 11 heures pour l'ordinaire nous nous couchons. Je me lève entre 6 et 7 du matin ; je déjeune et je me fais friser, ce qui dure jusqu'à 8 : ensuite je monte chez mon père et je cause avec lui une demi-heure : je redescends, et je me mets à travailler. Voici pour l'ordinaire mon train de vie qui cependant souffre de changements selon les circonstances qui surviennent." (NF, 1/12 décembre 1775, fol. 487ro).

Comme sa vie lui semble un peu morne, il y cultive, dès son arrivée en Russie,

beaucoup de changements et d'occupations officielles qu'il ajoute à ses occupations ordinaires et "qui toujours consistent à passer les matinées à l'Académie<sup>13</sup> à aller dîner chez quelque seigneur, à avoir de la compagnie chez moi, à fréquenter les assemblées de la Société économique<sup>14</sup> et du Consistoire<sup>15</sup> [...] : à faire de temps en temps quelque promenade avec ma famille et à passer quelques heures tranquillement avec ma chère femme et mes chers enfants, quoique ce dernier hélas ! n'arrive que très rarement." (NF, août 1767, fol. 24vo).

Il expérimente alors les différentes figures de la socialisation parmi lesquelles le travail, qu'il juge souvent pesant et routinier : "[...] quand on s'est ennuyé pendant une journée entière, car on peut nommer mes occupations au corps des Cadets<sup>16</sup> avec plus de raison un ennui qu'un travail, on est bien charmé de pouvoir se désennuyer les soirs et les dimanches en se livrant aux récréations de la bonne compagnie" (NF, 10/21 mai 1776, fol. 515ro), les réunions familiales, et les soirées qui réunissent les amis intimes ou les quelques personnages distingués, avec qui il entretient des relations par inclination ou par nécessité. Les fêtes et les bals grandioses donnés à la cour, et auxquels il est parfois convié, manquent trop de civilité et de spontanéité à son goût, et lui paraissent surtout très prétentieux. Il leur préfère par dessus tout les distractions aimables et plus mesurées parmi lesquelles il range les rencontres et les visites, les parties de jeux de société, et en général toutes les situations conviviales où des gens de bonne compagnie peuvent manger et boire ensemble. Cet homme, en permanence occupé, fait à l'évidence partie de ses individus qui se socialisent à merveille dans le partage de leur temps<sup>17</sup>.

### Le champ de la sociabilité : la table

Les rites et les mœurs de table constituent dans le champ de la civilité et de la sociabilité, et de l'art de goûter la vie qui nous intéresse ici, une zone bien circonscrite. Dans le monde d'Euler, l'alimentation est en elle-même une situation<sup>18</sup>, toujours considérée comme une composante du bonheur domestique et public. Elle est une des conditions essentielles de la qualité des relations et de la sociabilité dynamique telle qu'il l'envisage, et comme le note Daniel Roche, elle est "transfigurée dans la table en rapports sociaux<sup>19</sup>". Pour Euler, les aliments et la cuisine (la fabrication des plats) sont des éléments de socialisation triviaux, et lui importent moins que les habitudes alimentaires, les rites de table et autres usages conviviaux associés, et qui sont les lieux où se manifeste réellement la sociabilité comme il la conçoit, or, nous le savons bien, le partage alimentaire est un soutien constant dans les relations sociales.

La sociabilité de table tient une telle place dans le journal d'Euler, qu'elle peut être considérée comme un des éléments de sa culture, mais aussi le témoignage de la remarquable évaluation de sa fonction et de son intégration à la société pétersbourgeoise : pour lui "la table se trouve au centre d'une sociabilité, voire d'un devoir social, presque quotidien<sup>20</sup>", et comme Kant à cette époque, Euler devait certainement penser que manger seul est malsain pour un philosophe. La table est pour lui un moyen de se situer socialement, de se civiliser et surtout de civiliser les

autres par l'exemple qu'il leur donne. Euler appartient à une culture qu'il juge parfaitement, et traite d'ailleurs souvent ses hôtes en fonction de cette appréciation subjective ; il n'est d'ailleurs pas loin de penser non plus que les manières de table sont discriminantes d'un groupe social à l'autre.

Si l'on se réfère au journal, le repas, en tant que lieu de sociabilité, représente pour les Euler une forme supérieure de la culture, de l'art de vivre, et un des principaux ressorts de sa vie publique : la famille, sphère d'intimité, se prolonge et se complète dans l'exercice de relations "humaines" dans le domaine public<sup>21</sup>. D'ailleurs, leur vie de famille ne s'organise pas autour des repas pris ensemble, mais autour des repas et des autres activités civiles exercées dans la sphère publique : les Euler jouissent tous d'une relative liberté, mangent facilement ici où là à l'improviste, et reçoivent souvent chacun de leur côté : il arrive fréquemment que les hommes prennent le thé entre eux (NF, 15/26 septembre 1769, fol. 115vo), que madame Euler retienne pour souper certains collègues académiciens de son mari pendant que celui-ci se rend avec une dame de leurs amies à une invitation (NF, 3/14 novembre 1775, fol. 480vo), ou que leurs enfants accueillent des hôtes en l'absence de leurs parents, "ce qui arrive presque toujours lorsque nous ne mangeons pas au logis. On sait que les couverts sont mis, et on vient selon la coutume du pays, que les hôtes y soient, ou qu'ils n'y soient pas" (NF, 18/29 octobre 1771, fol. 256vo). Il est de toutes façons exceptionnel que les Euler dînent ou soupent seuls : "Nous n'eûmes personne à dîner, ce qui est toujours un cas très rare" (NF, 5/16 juillet 1776, fol. 526ro).

### Une activité "humaine" : le repas

Même si leur préparation et leur agencement sont rarement le sujet de la correspondance (on n'y parle pas de succession logique des plats, de recettes ou de diététique, de livres de cuisine, etc), la description des repas constitue un des sujets de prédilection pour Euler : dîners, soupers, cafés "améliorés", etc. qu'il prend chez lui et le plus souvent hors de chez lui, avec ses amis ou ses relations, seul ou accompagné de membres de sa famille. Certains sont impromptus selon la pratique russe de la table ouverte, d'autres sont organisés et plus réguliers, tels les repas pris chez les amis chers comme Model<sup>22</sup>, les repas chez les Orlov<sup>23</sup>, ou à la Société d'économie, les dîners de travail au corps des Cadets, à la table du lieutenant de Pourpour ou du major Ribas<sup>24</sup>, ou parfois, mais c'est rare, les repas à la cour.

Au début de leur séjour en Russie, Euler et sa famille ont essayé de reprendre leurs habitudes berlinoises et de fonder deux sociétés à l'imitation de celles de Berlin : "l'une s'assemble les dimanches tantôt chez moi, tantôt chez mon frère le docteur ; on y vient vers 4 heures après dîner, on y joue après avoir pris le café et on finit par souper : jusqu'ici il n'y a que des personnes de notre maison qui en sont. L'autre société se tient tous les jeudis, elle ressemble à la première, excepté que nous y avons admis le professeur Fischer avec sa famille, notre voisin : au reste si d'autres gastes<sup>s</sup> y viennent, ils sont toujours très bien reçus." (NF, 7 février 1767, fol. 9vo). On pense évidemment à la grande tradition allemande du 17<sup>e</sup> siècle, des sociétés de convives érudits

"Sprachgesellschaften", ou plus tard, aux "Sociétés allemandes" où les personnes de différentes conditions se rencontraient dans une sorte d'égalité, et de communauté. Mais comme Euler le fait remarquer, les traditions russes sont différentes des traditions allemandes en matière d'invitations ; les russes s'invitent sans scrupules et sans formules, et Formey trouve d'ailleurs ces manières de recevoir et de régaler assommantes et bien ruineuses (NF, 29-30 janvier 1770, fol. 339vo). Il vient sans doute de lire ces lignes où son neveu lui raconte que "ce n'est point ici la coutume de s'annoncer chez ses connaissances, ni de les inviter soit au café soit à dîner ou à souper. On entre tout droit dans les appartements, à quelque heure que ce soit, et on reste sans aucune façon. Les domestiques présentent du café, et ensuite du thé. Mais si c'est avant le dîner, on présente des liqueurs et quelques mets froids, souvent aussi un morceau de pain, ou des poissons séchés, des viandes salées et ensuite on se met sans façon à table comme si l'on avait été invité. Vous jugerez aisément, mon très honoré oncle que cette manière de vivre n'est de beaucoup pas aussi agréable que celle qu'on observe à Berlin ; outre qu'elle soit beaucoup plus coûteuse, car il faut toujours que le café et le thé soient prêts et que la table soit servie comme il faut : malgré que souvent personne ne vient." (NF, 31 décembre 1769, fol. 133ro-vo).

Quelques années plus tard Euler s'est pourtant familiarisé avec cette coutume et il attend tous les jours "des gastes qui tous selon la coutume d'ici viennent sans façon sans être priés : aussi sont-ils contents de tout et se rassasient de foin ou de paille : pourvu qu'on leur présente avant le dîner un schälgen (un verre de liqueur) du vin ordinaire à table, un verre de bière d'Angleterre au dessert et une tasse de café après le dîner. D'ailleurs ils ne gênent point l'hôte, s'entretiennent entre eux, en cas que l'hôte n'ait pas le temps d'entrer en conversation, et s'en vont si l'on ne les retient pas, d'abord après dîner" (NF, 26 août/6 septembre 1771, fol. 247ro). Il la pratique d'ailleurs lui aussi avec beaucoup d'enthousiasme : "Je fus en attendant chez notre ami Model, et comme celui-ci dîne régulièrement à midi, je ne pus m'empêcher de me mettre avec lui à table et de dîner comme si je n'aurais plus rien à manger toute la journée" (NF, 3/14 décembre 1770, fol. 201vo-202ro).

Toutes les occasions sont bonnes, exceptionnelles pour se réunir et "bâfrer" comme à l'occasion du Jubilé de l'Académie des sciences le 29 décembre 1776, où une partie des académiciens passent la soirée chez Euler qui leur donne "des cartes, du pounch et un souper" (NF, 3/14 janvier 1777, fol. 560ro), ou bien, lors de l'examen au Corps d'éducation pour les Mines où on présente aux convives "à la manière du pays des liqueurs qu'on nomme Schälchen et un dîner froid qui fut suivi d'un grand et magnifique dîner chaud, de 60 couverts outre la table des élèves, dont le nombre est de 56. On but à des santés et le champagne, et les vins fins s'y trouvaient en grande quantité." Le repas terminé, l'examen continue, puis tous recommencent à trinquer "jusqu'à ce que l'obscurité permette d'allumer une illumination très ingénieuse et magnifique." (NF, 4/15 août 1777, fol. 599 ro).

Les circonstances peuvent être plus quotidiennes et professionnelles, lorsqu'il s'agit pour Euler de partager régulièrement, en tant que directeur des études, la table bien "réglée" du lieutenant Pourpour, chef du corps des Cadets : "On commence par

boire un verre de liqueur de Danzig et de manger un morceau froid : ensuite on se met à table où il y a toujours huit plats, ni plus ni moins. Chacun a sa carafe d'un vin rouge de Médoc excellent qui contient 4 à 5 verres à boire : on sert ensuite un grand gobelet de Porter<sup>26</sup> à un chacun, et deux plus petits de bière d'Angleterre. Enfin au dessert qui consiste dans du beurre frais et dans un grand fromage de Parmesan, on boit un verre de vin fin, du Malaga, ou du Madera." (NF, 28 novembre/9 décembre 1777, fol. 621vo).

Mais l'essentiel des relations intimes des Euler consiste dans ce que nous avons appelé la monnaie courante de la sociabilité privée, celle où on s'invite les uns chez les autres sans discontinuer : chez Euler, où une compagnie d'amis se réunit fréquemment à l'improviste, alors que personne n'est convié, mais où il y a toujours assez à manger et à boire ; chez l'académicien Krafft<sup>27</sup>, où se retrouve "la compagnie ordinaire du vendredi [une dizaine de personnes]. On y joue au whisque<sup>28</sup>, à l'homme<sup>29</sup> et aux échecs ; ensuite on soupe et on reste à table jusqu'à minuit, en faisant bonne chère et en raisonnant, souvent à tort et travers." (NF, 2/13 janvier 1789, fol.1074ro-vo), ou bien chez Matveï Matvéévitch Eck, directeur des postes à Pétersbourg, qui a "une cuisine superbe : il donne à son cuisinier 600 roubles par an, et il faut l'avouer, qu'on ne mange nulle part si bien que chez lui, et qu'on y boit des vins délicieux : aussi il ne lui manque jamais des convives [...]" (NF, 31 août/11 septembre 1789, fol. 1091ro-vo).

### L'art de la promenade

La partie de campagne et le pique-nique sont très prisés par les Euler et leurs amis. Ils se rendent fréquemment, quand le temps le permet, dans les parcs et les jardins près de Pétersbourg, ou parfois dans des expéditions plus lointaines en attelages, ou en chaloupes sur la Neva. Euler consacre beaucoup de temps dans son existence, et d'espace dans son journal, à consigner ces sorties qu'il affectionne, et dont on pourrait donner maints exemples pittoresques : "Nous descendîmes ma femme, moi, Hans et Trinette<sup>30</sup> avec la dite compagnie dans une chaloupe à dix rames, et nous fîmes aux Colonies de Saratovska<sup>31</sup>, à 15 verstes de nous, au bord de la Neva vers Schlüsselbourg<sup>32</sup> [...] et comme il fallait monter la rivière nous n'arrivâmes à Saratovska que vers midi. Nous entrâmes dans la maison d'un paysan réformé allemand ; qui nous reçut très bien, et chez lequel nous fîmes un repas délicieux. Nous nous promenâmes beaucoup et par un très beau temps dans le village qui a 60 maisons et une église luthérienne." (NF, 17/28 juillet 1775, fol. 458vo-459ro). Ils renouvelent ce genre de merveilleuse journée plusieurs fois cet été-là : "[...] Nous partîmes vers 8 heures aux colonies appelées les vingt et deux<sup>33</sup> à 12 verstes d'ici ; nous y déjeunâmes avec du café et du Napfkuchen<sup>34</sup> et nous commandâmes un bon dîner. Ensuite nous partîmes pour Sarskoe Selo<sup>35</sup> encore à 12 verstes plus loin, et nous y parcourûmes les jardins, maisons impériales & tous les environs." (NF, 17/28 juillet 1775, fol. 459ro). Elles sont toujours l'occasion de bonheurs mémorables : "nous avons fait avec les Krafft, les Bacmeister, les Soemski, les Fuss et les Amay un pique-nique à Crestoskoï<sup>36</sup>, où nous nous rendîmes tous, en partie en chaloupes, en partie en carrosses et à pieds vers 11 heures avant midi : nous y déjeunâmes, dînâmes, goûtâmes et

soupâmes en air libre : c'est-à-dire, nous ne fîmes que manger, boire et nous promener jusqu'à neuf heures du soir [...]" (NF, 31 août/11 septembre 1789, fol. 1092ro-vo).

Les Euler ne sont pas les seuls à en profiter, et ces promenades qui se renouvellent chaque année à la fin du printemps et pendant l'été, sont l'occasion pour les pétersbourgeois de se mélanger davantage que d'habitude. Elles représentent pour Euler ce genre de plaisirs cohérents et civils qu'il affectionne, parce qu'ils rassemblent les honnêtes hommes et les alimentent des nourritures les plus saines, et de l'air le plus pur.

### Les "Nourritures terrestres"

Des plaisirs aussi savoureux que l'art de la promenade se partagent aussi en dégustant du café, du chocolat, et souvent du thé dont la consommation s'est généralisée en Russie depuis un siècle<sup>37</sup>. Mais c'est le "pouch" (punch) qui est la boisson la plus fréquemment mentionnée dans le journal d'Euler : c'est un mélange de rhum, de tafia ou de vin, d'eau chaude (ou de lait), le tout parfumé avec du sucre, un peu d'écorce de citron, et un peu de muscade<sup>38</sup> .... Comme les trois autres boissons, elle accompagne régulièrement les sorties à la campagne, les rencontres amicales, les discussions, et on la consomme fréquemment avec de l'hydromel, de la limonade, et des gaufres.

Les jeux divers sont eux aussi associés à ces plaisirs de la bouche : hombra, quadrille, pharaon, tarot, quilles, échecs, etc. Euler les note tous comme des éléments fédératifs et actifs dans son paradigme de sociabilité : les amis se régalaient ensemble "de café, de chocolat, de thé, de pouch et d'une partie d'hombra" (NF, 26 février/8 mars 1776, fol. 504vo-505ro). Il est fréquent que des petites sommes d'argent soient engagées lors des parties, mais jamais Euler n'en tire de jugement moral. Il avoue au contraire sa passion pour ces innocentes activités pimentées par de petites mises : les jeux de hasard (par opposition aux jeux d'adresse), après avoir été réhabilités et libérés des contraintes théologiques qui pesaient sur eux allaient être à nouveau condamnés à la fin du siècle par les autorités morales et laïques, et interdits en 1782 en Russie<sup>39</sup>.

Jusqu'à maintenant notre cheminement à travers le journal d'Euler ne nous permet ni de bien mesurer la proportion de l'originalité et de la conformité dans les goûts des Euler, ni de distinguer chez eux une approche problématique ou biologique de la nutrition. C'est pourtant à cette époque que l'on commence à faire une relation entre l'alimentation, les habitudes alimentaires et les conditions d'existence<sup>40</sup>. Or, Euler écrit dans son journal qu'il aime tout ce qu'il mange et tout ce qu'il boit, et jamais il n'évoque de souvenirs de mauvaises chères, de soirées ou de fêtes gâchées par une nourriture déplaisante ou trop exotique. En revanche, s'il note fréquemment la façon dont il se procure les denrées et boissons indispensables aux parties de plaisir décrites ci-dessus, il indique rarement les raisons de ses choix : on ne sait pas pourquoi il achète tel ou tel produit, si c'est sous l'influence de ses goûts personnels, de ceux en usage dans la société russe qu'il fréquente, ou plus

trivialement, de l'offre commerciale proposée, etc. Il parle ainsi sans cesse d'acheter et de stocker du vin qu'il commande en Europe occidentale, ou que lui et sa femme se procurent à la douane. Au début, il s'agit surtout de vin qu'il fait venir avec d'autres provisions du Languedoc, et qu'il met en bouteilles dans sa cave : "[...] après en avoir vendu le superflu, je bois mon vin pour la moitié du prix. Cette année-ci j'ai fait venir pour 400 roubles ; j'en vendrai pour 300 et il me restera encore pour les 100 roubles qui restent 800 bouteilles de vin ordinaire, sans le vin de Lunel, dont j'ai fait venir 40 bouteilles, l'huile de Provence et les confitures, câpres, anchois etc. Pour l'ordinaire, on boit chez moi par jour 2 à 3 bouteilles de vin, et si je devais payer pour chacune 25 sous, je serais bien mal à mon aise<sup>43</sup>." (NF, 18/29 octobre 1771, fol. 256vo).

Quelques années plus tard, il achète des pipes<sup>42</sup> de vin rouge d'Espagne ou du Portugal, un vin encore bon marché en 1776, mais selon lui, trop fort pour le consommer à l'ordinaire : "Une telle pipe contient environ 600 bouteilles anglaises<sup>43</sup> : on les vendait il y a deux ou trois ans pour 60 à 55 roubles : l'année passée il me fallait payer 90 roubles, et cette fois-ci cent !!! Voilà nos roubles. Une telle pipe ne me suffit pas pour l'année, et je dois toujours encore acheter quelques ancras avant qu'il en arrive de nouvelles provisions." (NF, 31 août/11 septembre 1789, fol. 1091ro). Lui et ses amis boivent en général beaucoup, la plupart du temps avec discernement et délicatesse, et Euler en profite pour vanter à plusieurs reprises les mérites du vin : "[...] j'entraî chez le prof. Gartner, avec lequel je vidai encore une bouteille de Bourgogne. Le vin dont vous vous plaignez tant, me fait un bien infini ; d'abord il ne me monte point du tout en tête, et ensuite il me fait dormir le plus tranquillement du monde." (NF, 20/31 août 1770, fol. 176ro). D'ailleurs, quand Mlle de Beausobre, une de leurs relations, tombe malade, les Euler lui envoient des fortifiants d'un genre particulier : une bouteille de Muscat de Lunel et un flacon de fruits confits à l'eau de vie (NF, 22 novembre/2 décembre 1771, fol. 261vo).

Le vin est bénéfique pour Euler, non seulement parce qu'il se porte mieux quand il en boit, mais surtout parce qu'il participe à tous les moments de convivialité et de bonheur qu'il décrit dans ses lettres<sup>44</sup>. C'est d'ailleurs la tradition évangélique qui enseigne la consommation du vin dans un esprit de partage et de générosité, et seul son abus paraît condamnable à ceux qui l'apprécient. Ainsi, quand son ami, Model, célèbre son anniversaire, Euler se régale sans éprouver de sentiments coupables : "il y avait peu de compagnie, mais une compagnie choisie, les comtes de Redern y vinrent aussi et il y eut un grand souper, beaucoup des huîtres et des excellents vins. Nous nous retirâmes très gais et très contents vers minuit" (NF, 26 janvier/6 février 1770, fol. 142vo). L'année suivante, ils recommencent : "Il y eut du champagne et du bourgogne tant qu'on voulait, et la table fut très délicatement servie." (NF, 4/15 février 1771, 212vo). Chez le major Ribas qui vit en garçon et sait, selon Euler, qui en profite largement, apprécier la bonne chère : "il y a toujours du vin de Bourgogne, du champagne, et de la bière d'Angleterre en abondance." (NF, 5/16 juillet 1776, fol. 526vo). On boit en effet énormément de champagne, alors qu'il est encore à cette époque rare et cher<sup>45</sup>, de bière d'Angleterre (qu'Euler met aussi en bouteilles, NF, 19/30 juillet

1771, fol. 240ro) et encore plus de punch. Comme nous l'avons déjà vu, le punch est de toutes les relations, de toutes les occasions : Euler affirme que c'est l'usage à Pétersbourg d'en boire régulièrement et à tout propos des terrines (NF, 11/22 février 1774, fol. 368vo). Il se moque, en revanche, de la consommation de l'eau qui représente un sujet de peu d'intérêt dans son paradigme : une réunion des deux consistoires des communautés françaises et allemandes de l'église réformée est l'occasion de dîner magnifiquement et gaiement, et de menacer les convives de boire seulement des gobelets d'eau s'ils en viennent à parler de leurs querelles (elles étaient alors fréquentes entre les deux communautés) (NF, 3/14 octobre 1777, fol. 609ro).

Le journal d'Euler charrie, pour nous lecteurs, une impression de luxe, d'abondance, et de diversité. A l'époque, Pétersbourg est le premier port de la Russie et des centaines de bateaux viennent chaque année y décharger leurs cargaisons. Les vaisseaux anglais sont les plus nombreux (environ la moitié), et n'apportent pas seulement à Euler sa provision de vin, mais aussi chaque année, de Montpellier ou de Bordeaux, de l'huile, des confitures, des câpres, etc. (NF, 20/31 août 1770, fol. 176ro). Si l'on consulte certains documents contenant les listes des produits commandés par les riches clients russes au comptoir de Bordeaux, et transportés par les navires anglais, on y trouve aussi une grande variété : beaucoup de vin, mais aussi du café de Martinique, des fruits secs, de l'huile de Provence, des anchois, de la moutarde, etc. ; le vice chancelier Alexandre Mikhaïlovitch Golitsyn commandait même des pâtés de perdrix<sup>46</sup>. Les denrées étaient déchargées dans les magasins de l'île Vassilievski près de chez les Euler, puis soumises à la douane où après avoir vérifié leur qualité, on les taxait lourdement. C'est souvent à la Bourse, près des entrepôts, que les Euler venaient eux-mêmes s'approvisionner<sup>47</sup>.

Euler raffole, comme tout le monde à Pétersbourg et en Europe à cette époque, des huîtres<sup>48</sup>, et c'est par centaines qu'il les dévore en toutes saisons, sans qu'on sache explicitement comment il les consommait : crues, cuites, ou en préparations culinaires. Et c'est une suite ininterrompue de descriptions pantagruéliques : "Nous avons ce printemps-ci mangé fréquemment des huîtres, dont les vaisseaux apportaient copieusement ; ils étaient bien conservés et la centaine ne coûtait qu'un ou deux roubles." (NF, 23 juin/4 juillet 1769, fol. 97ro). Deux ans plus tard, en 1770, ils mangent encore "beaucoup d'huîtres excellentes" avec lesquelles ils boivent de la bière d'Angleterre et des bons vins car "les huîtres sont ici à très bon marché" (NF, 15/26 janvier 1770, fol. 138ro-vo) ; vingt ans plus tard, en 1789, c'est le même enthousiasme : "Nous eûmes un présent des huîtres assez fraîches arrivées par Reval, c'était une spéculation du jeune Deutschman qui en a vendu à 25 roubles la centaine. En moins de deux jours de 4000 qu'il avait fait venir, il ne lui en était resté pas une seule. Southerland et d'autres gros négociants en avaient tout de suite fait chercher 500." (NF, 27 février/10 mars 1789, fol. 1069ro-vo), presque une passion : "Nous eûmes à souper une demi-centaine d'huîtres que mon fils m'avait achetées, mais dont il n'y avait que quatre mangeables. Cependant il était dit dans mon horoscope, que je devais manger ce soir des huîtres : nous étions déjà près à nous coucher que M. Krafft nous en envoya un plat qui était assez bon, et que nous ne crûmes pas devoir

garder pour le lendemain : ainsi nous nous y mîmes tous que nous étions levés ; même Paul qui était déjà déchaussé, et qui vint sans culottes." (NF, 6/17 juin 1789, fol. 1079vo). Il arrive d'ailleurs très souvent à cet ostréophage de céder, à des heures plus que tardives, au charme irrésistible de ces fameux plats d'huîtres : "elle [la princesse Dachkov<sup>49</sup>] parut toute gracieuse, me disant qu'elle avait reçu d'excellentes huîtres toutes fraîches, et qu'elle m'a fait venir pour les manger avec elle, sachant que je suis un gourmand, et que j'aime surtout des huîtres. Que faire ! Il fallait obéir, vers minuit on servit le souper, [...], les huîtres furent excellentes, il y eut encore de la bière d'Angleterre. [...] De cette manière je ne revins chez moi que vers les 2 heures du matin" (NF, 6/17 juin 1789, fol. 1077vo). Formey, son fidèle correspondant, constatait de son côté qu'à Berlin on avait rarement l'aubaine de manger des huîtres, mais ajoutait que l'usage, comme à Pétersbourg, était de les accompagner de champagne ! (NF, 12 février 1770, fol. 336vo).

Les produits frais de la campagne, proposés dans les marchés de Pétersbourg, sont aussi très appréciés ; les Euler consomment volontiers avec leurs amis, lors de leurs sorties autour de Pétersbourg "tout ce que la campagne produit", et se divertissent en mangeant beaucoup de lait, de beurre et de fromage (NF, 22 janvier/2 février 1770, fol. 139vo) ; ils se régalent dans la maison de campagne de leurs amis Gollovin<sup>50</sup> "de fromage, de lait et de beurrées" (NF, 2/13 septembre 1771, fol. 252ro), et y dégustent souvent des fruits obtenus à force de culture dans les serres : "des pêches, des abricots, des cerises et tant d'autres fruits en aussi grande quantité que je ne l'ai jamais fait à Berlin" (NF, 4/15 août 1777, fol. 596ro). Euler ne nous dit rien encore de la façon dont il consomme ces fruits, mais sans doute obéit-il aux usages récents du 17<sup>e</sup> siècle de les manger à la fin du repas, alors que jusqu'à cette époque, conformément aux prescriptions de la médecine, on les mangeait en hors-d'œuvre<sup>51</sup>. Nous l'avons vu, il aime beaucoup se rendre avec sa famille et ses amis chez les paysans, notamment dans les colonies allemandes autour de Pétersbourg, pour y faire des repas champêtres et se divertir "avec ces bonnes gens." (NF, 26 février/8 mars 1776, fol. 505ro).

En dehors du vin, les Euler achètent à la bourse des oranges et des citrons, ou se procurent du poisson, produit apparemment plus rare : "Le 8 je dînai chez mon père avec le conseiller d'Etat de Stahlin, qui vint pour manger une carpe apprêtée à la façon de Berlin. Ces poissons sont ici très rares et viennent de Königsberg ou de Dantzig ; on paye la pièce avec un rouble, et il y a devant notre maison un vaisseau de Dantzig qui en a et nous tente très souvent d'en acheter." (NF, 10/21 février 1771, fol. 214vo).

Parmi les très fréquents cadeaux de nourriture, tradition ancienne qui perdure encore à cette époque, les fruits séchés ou frais sont très prisés, particulièrement les raisins "frais d'astrachan très bien conservés et aussi excellents que s'ils étaient crus à Sans-Souci<sup>52</sup>" (NF, 20 novembre/9 décembre 1770, fol. 197vo), que Model, leur fait envoyer ou qu'on leur donne généreusement : "Nous ne manquons pas de manger ici de temps en temps des excellentes grappes de raisin, et qui même ne nous coûtent guère de l'argent. C'est d'abord le jardinier du corps des Cadets qui en a dans les serres : elles viennent bien, mais c'est une grande

rareté. Ensuite on nous envoie chaque automne d'Astrakhan une petite barrique de grappes délicieuses et très bien conservées." (NF, 14/25 novembre 1777, fol. 618ro). Leur ami, le professeur Guldenstadt<sup>53</sup> leur fait parvenir lui aussi "un petit tonneau de raisins frais et excellents, un autre de citronats confits, un troisième rempli d'ails confits et un quatrième de langues de carpes marinées : tout d'Astrakhan." (NF, 8/19 janvier 1776, fol. 492ro). Invité chez les Dames Behmers<sup>54</sup>, Euler reçoit en cadeau d'excellentes poires bergamotes, qu'elles ont apportées de la campagne (NF, 10/21 octobre 1788, fol. 1037ro).

Il est assez rare dans les lettres d'Euler de trouver des comparaisons avec Berlin, la nostalgie des usages allemands ou des critiques de la table russe, seules des petites remarques du genre : "Il y a ici très peu de brebis et on ne les traite pas, ce qui fait quelque peine à ma femme qui aime beaucoup leur lait." (NF, 20/31 juillet 1770, fol. 170vo), ou des mouvements d'humeur comme celui-ci : "je dînai avec le prof. Guldenstadt chez le prince Tscherbato<sup>55</sup> notre nouveau confrère. Nous y étions seuls ; cependant il y avait un dîner d'héliogabale, de la crête des coqs, des langues de carpes etc. etc. que je mangeais sans y rien comprendre." (NF, 13 mars 1777, fol. 569ro) dont la rareté ne peut pas témoigner, dans un corpus aussi important, d'une sensible difficulté d'assimilation par la famille Euler des habitudes et des goûts alimentaires russes. Comme je l'ai déjà signalé, Euler ne parle presque jamais de cuisine, de diététique, de recettes, ou de préparations culinaires ; la nourriture ne l'intéresse pas en tant qu'activité de préparation, mais comme lieu de consommation et d'échange. Il ne parle quasiment plus jamais après 1770 de sociétés de rencontres ou de discussions, de petits cafés ou d'endroits où des convives peuvent boire et manger ensemble, cela ne signifie pas qu'ils n'existent pas<sup>56</sup>, mais simplement que le lieu physique importe peu, puisque pour lui, c'est ce que l'on consomme qui représente le *lieu*. Il envisage toujours les produits dans leur goût immédiat et dans le plaisir qu'ils procurent quand ils sont partagés : le goût plus qu'un instrument privé devient à cette époque un phénomène social. Les comportements extrêmement policés d'Euler ne s'accompagnent pas pour autant d'une évacuation du contentement physique ou de l'attrait sensuel de la nourriture. Pour lui, elle est au contraire le siège du plaisir civilisé. C'est le lieu qui génère par excellence des situations où il peut être exemplaire, dans son comportement et dans ses rapports avec les autres. La nourriture, à la fois situation et fonction, est un vecteur de la sociabilité d'Euler, et c'est ce dont il fait la démonstration tout au long de sa correspondance. Son art de vivre est une combinaison d'au moins trois facteurs : culture, fonction sociale, assimilation. Euler décrit comment il navigue entre le plaisir et la vertu, et se conduit comme un homme dont les dispositions particulières pour la vie en société lui confèrent le pouvoir de donner *l'exemple*.

### **Le monde d'Euler : un microcosme assimilateur**

La sociabilité d'Euler est un parcours individuel, et une pratique culturelle quasiment érigée en philosophie de l'existence. Elle peut paraître simpliste, mais tous les tracasseries habituels de la vie quotidienne, les soucis familiaux ou professionnels

y sont neutralisés, tandis que les activités simplement humaines se trouvent sublimées dans le plaisir du partage. L'amitié apparaît dans le journal comme un facteur de sociabilité et de stabilité essentiel. C'est dans la narration de situations conviviales où la nourriture tient toujours une place privilégiée, et agit comme un ferment, qu'Euler évoque le plus volontiers ses relations intimes.

Le cercle qu'elles constituent est assez étroit : on peut compter combien de gens différents Euler et sa femme rencontrent dans un espace de temps donné, et quels rapports les unissent (parents, amis, relations de voisinage, de travail, de service, etc.), observer comment ils évoluent dans le temps, si le cercle se gonfle ou reste stable, évaluer la part des uns et des autres. Les résultats viennent conforter l'impression générale selon laquelle Euler cherche à occuper le rôle de personnage vedette (médiateur) dans un réseau, dont on connaît encore mal le degré d'interconnexion (liens reliant ensemble les membres du réseau). On soupçonne que ce réseau est moins dense qu'il n'y paraît, et qu'Euler entretient beaucoup de relations liées entre elles par des liens "faibles", ce qui lui permet de diversifier et de cumuler ses relations, puisque la densité des échanges au sein d'un milieu ne semble pas reposer sur la compacité des réseaux interpersonnels mais au contraire sur leur dilatation. Euler cultive naturellement les relations de parenté et d'amitié, mais développe aussi celles que lui procurent, sans effort de sa part, ses activités professionnelles. Il s'inscrit ainsi très aisément dans les formes institutionnelles de la sociabilité. Son aptitude à établir des liens avec les autres lui permet d'évoluer dans son réseau comme un agent social exemplaire.

Car le petit monde de Johann Albrecht Euler est sans conteste le monde de l'honnête homme, de l'homme *autocontraint*<sup>57</sup>, un monde où l'on sait vivre, profiter des moments qui passent, où chacun peut légitimement revendiquer la place qui lui revient. Euler, de façon non explicite, mais plutôt démonstrative pose son art de vivre comme une méthode légitimée jour après jour dans son journal. Il est "l'homme social qui possède l'indépendance, l'amabilité plaisante, l'art de la parole et du geste, l'aisance culturelle, une liberté et une maîtrise de soi sans défaut qui font de ce modèle socio-esthétique-éthique un modèle pour lui-même et pour les autres"<sup>58</sup>.

En dehors du monde agréable à vivre que nous venons d'esquisser, on constate qu'à travers ces milliers de feuillets, Euler se plaint rarement de la vie en Russie, mais s'il s'abstient en général de commentaires sur sa manière de s'y intégrer, curieusement, déconseille ce pays aux immigrants : "[...] ce n'est pas tant par rapport à moi qu'à l'égard de tant de malheureuses victimes de la plus criante injustice, dont les plaintes percent jusqu'à moi - Encore si je leur pouvais rendre quelque service, si je pouvais parer les coups qui fondent sur elles - alors j'aimerais bien passer toute ma vie dans un pays si fertile à me fournir de telles occupations." (NF, 20 avril/1er mai 1770, fol. 156ro), OU alors, il s'insurge du fait qu'on encourage les étrangers à venir s'installer en Russie alors qu'"on devrait pour [leur bien] ne laisser entrer personne en Russie, excepté ceux qui y sont appelés, ou qui aient de quoi vivre, en refusant surtout l'entrée à tous ceux qui ne viennent que pour faire leur fortune en Russie. Il ne se passe aucune année que plus de 30 personnes ne viennent ici que pour précipiter leur ruine." (NF, 28 septembre 1770, fol. 186vo). Il réitère

ses arguments dans une lettre aux Bernouilli<sup>59</sup> : "Je ne conseillerai jamais à un père de famille de venir ici accepter une place d'académicien, on se ruine et on a mille désagréments à essayer" (lettre conservée à Bâle<sup>60</sup>, 4/15 mai 1781, fol. 113-114).

Il lui est bien arrivé d'exprimer (mais seulement au début de son séjour) une certaine nostalgie des agréments berlinois, après un dîner chez son ami Model, par exemple : "C'est un homme très aimable, et on y est parfaitement bien à son aise, sans gêne à peu près comme dans les sociétés berlinoises ; aussi nous plaisons nous à y aller" (NF, 18/29 novembre 1768, fol. 62vo), et de parfois se désoler de la légèreté de ses relations à Pétersbourg où il n'a point de "connaissances intimes, de ces liaisons, qui font la douceur de la vie." (NF, 2/13 septembre 1771, fol. 250vo-251ro).

Il développe en même temps, à l'encontre des Russes, ce que l'on pourrait prendre pour un certain mépris : "Vous dites, mon très honoré oncle, que vous êtes furieusement russe : vous ne le seriez plus si vous étiez seulement trois ou quatre mois à Pétersbourg. Vous ne reconnaitriez plus ni les Potemkin, ni les Rachmanov, ni tant d'autres que vous avez vu à Berlin, et que vous avez vu tant empressés de faire votre connaissance etc. J'en excepte toutefois quelques uns, la Kamenski à la tête, les Orlovs, les Gollovin, les Tschepotiefs etc. Si tout autre seigneur s'avise de vous dire quelque jour en passant par Berlin, qu'il a cultivé notre connaissance, vous pouvez hardiment lui dire qu'il a menti et que vous savez de bonne part qu'il fait en Russie plus de cas de son valet de chambre que d'un homme lettré." (NF, 9 mai 1777, fol. 578 ro-vo). En effet, s'il lui arrive de se moquer des mœurs grossières des aristocrates russes, il se plaint de leur indifférence à son égard : "[...] j'ai appris à distinguer le Russe sur son fumier du Russe dans l'étranger, celui qui a besoin de nous de celui qui n'en a pas. [...] Je ne persuaderai jamais quelqu'un, qui que ce soit, de venir s'établir chez nous. Si je reçois, comme il arrive de temps en temps, des ordres de faire venir des personnes, je dois bien m'en acquitter, mais je me garde toujours à leur représenter les situations autrement qu'elle ne le sont : afin que ces personnes n'aient rien à me reprocher, si elles acceptent et ne trouvent par ici le pays qu'elle cherchaient." (NF, 2 mai 1786, fol. 911ro-vo). Et il rappelle, chaque fois qu'il le peut, qu'il serait préférable que les allemands ou les suisses qui viennent s'établir en Russie se rendent en priorité, s'ils sont convenables, chez lui. C'est une époque, en effet, où il faut savoir être recommandé et introduit, pour que d'autres puissent être sollicités et jouer le rôle de protecteurs.

Il y a pourtant des gens qu'il ne souhaite pas recevoir, tel ce jeune polonais qui mène une très mauvaise vie : "Il ne vient pas chez nous, et je ne l'attirerai pas dans ma maison après tout ce que j'ai entendu de lui" (NF, 22 avril/2 septembre 1788, fol. 1029ro), ou d'autres mal élevés qui ne viennent pas le visiter, alors qu'il les attend comme "ces autres messieurs qui sont venus de Berlin, et qui le lendemain de leur arrivée à Pétersbourg ont déjà oublié et les commissions que vous leur aviez données et le savoir même que nous sommes ici" (NF, 27 décembre/7 janvier 1774, fol. 422vo). Il fréquente nonchalamment les personnes distinguées et en tire une certaine vanité : "Je me rendis au dîner du comte Ivan Czernitschev<sup>61</sup>, où il y avait brillante compagnie et un magnifique repas : le

comte de Brühl, un autre comte polonais et plusieurs généraux : je fus bien gracieusé, et c'est ce qu'on gagne, lorsqu'on se fait prier trois à quatre fois par les grands seigneurs avant de s'y rendre." (NF, 3/14 octobre 1777, fol 610 vo), mais reçoit volontiers chez lui les personnes simples : "Le garçon droguiste et le précepteur de mes enfants dînèrent chez moi avec grand appétit." (NF, 24 décembre 1770/4 janvier 1771, fol. 196ro).

On imagine son plaisir s'il avait pu lire la lettre adressée par M. Muret<sup>62</sup> à Formey : "En venant à Berlin je ne regretterais de Pétersbourg que Berlin même, je veux dire les deux maisons dont je vous dois la connaissance, celles de monsieur le professeur Euler et de monsieur le vice-président de Behmer." (NF, Muret à Formey du 5 mars 1776, fol. 502vo), ou bien encore celle de Mme Muller<sup>63</sup> elle-aussi envoyée à Formey : "Depuis que je suis voisine de la digne famille Euler, je les vois deux fois par semaine, et ne les vois pas encore au gré de mes souhaits. L'amitié que ces respectables mortels me témoignent fait tout mon bonheur. J'y passe les plus doux moments. On a la complaisance de me communiquer vos lettres. On fait une partie d'ombre. On soupe & je les quitte toujours à regret, le cœur rempli d'admiration & de connaissance." (NF, 12/23 janvier 1775, fol. 23ro-vo).

### Naissance d'une *intelligentsia*

Les Euler absorbent, dans toutes les activités humaines qu'ils mettent en œuvre dans la société pétersbourgeoise, les turbulences créées par les nouveaux arrivants en les canalisant et en les orientant. Comme eux, ils ont dû adapter leur mode de vie dans la dignité et le confort à des conditions nouvelles et hostiles dont ils ont triomphé en banalisant leur culture. Le bénéfice moral considérable qu'il en ont tiré leur permet de "profiter du monde en gardant une sage mesure, et de jouir de l'existence tout en sachant se contrôler<sup>64</sup>". Les Euler s'affirment comme des modérateurs, des modèles de tolérance. Ils ont leur propre coterie qui les rassure, et dans une ville aussi cloisonnée et cosmopolite que Pétersbourg à cette époque<sup>65</sup>, ils entretiennent un réseau affectif et mondain au sein duquel ils jouent avec magnanimité un rôle de médiateur. En vertu de ces principes de vie, ils peuvent conseiller aux étrangers qui tentent le voyage en Russie, et qu'ils jugent trop fragiles ou impropres à la vie dans ces contrées, de repartir. Pour les autres qui ont le courage de rester, la fréquentation des Euler les valorisent. Ils représentent des vecteurs de culture, des guides, qui par la seule force de l'exemplarité de leur conduite (sans zèle exagéré), ont le pouvoir de "passer" les autres et de les acclimater au pays russe.

La générosité manifeste que pratique Euler à l'égard de ses hôtes fait elle aussi partie de cette stratégie, et à ce titre, elle est aussi une attitude raffinée. Nous avons bien vu que pour Euler, l'alimentation sans perdre en substance gagne en fonction, et offre une connexion naturelle entre vie sociale et vie intellectuelle : elle est le lieu de la rencontre, de la conversation, de l'amitié, et de la mondanité. Il préfère en règle générale dire ce qu'il mange, en n'insistant pas sur ce qui revient à l'une ou l'autre culture, russe ou allemande, en considérant que la prise de nourriture est en elle-

même un processus d'intégration et d'émancipation. Il préfère insister sur ce qui se noue autour d'elle : les échanges, les bonnes soirées, les promenades, les bonheurs simples, etc. plutôt que sur la valeur et le poids culturel des produits consommés. Même s'il ne le dit jamais explicitement, l'acte alimentaire semble bien être un des critères qui fonde une identité collective. Il ne critique d'ailleurs rien de ce qu'il expérimente en Russie, et s'il s'inscrit parfaitement dans toutes les formes institutionnelles de la socialité de ce pays, il conserve une distance qui lui permet d'exercer son indépendance d'esprit chaque fois qu'il en a l'occasion. Il n'évolue pas non plus entre ces deux sentiments habituels aux étrangers : l'aveuglement de la reconnaissance ou l'amertume de la déception.

Il a choisi de développer une sociabilité personnelle et dynamique, dont les plaisirs de table sont un vecteur privilégié, plutôt que de se faire le prosélyte ostensible d'une socialité originelle issue de sa culture allemande. Comme le note Alain Lévy : "L'évolution des comportements alimentaires, après le départ [en immigration] est marquée surtout par la volonté d'acquisition définitive de marques indiscutables d'intégration et de détachement par rapport aux origines<sup>66</sup>." L'aliment insère celui qui le mange dans une culture, autrement dit dans un système de valeurs, et il arrive que ces valeurs intériorisées se manifestent alors comme si elles étaient spontanées<sup>67</sup>. C'est le cas pour Euler qui ne subit pas plus l'influence de la culture russe, qu'il n'essaie d'imposer sa culture allemande parce qu'en bon protestant, il les a immédiatement assimilées ensemble. Il est l'homme exemplaire et indépendant qui ouvre sa porte aux hommes exemplaires, ou à ceux qu'il peut rendre exemplaire. C'est pour cela qu'il décrit dans son journal sa maison telle un havre de paix, et l'envisage comme un seuil d'assimilation. Il instaure un mode de relation fonctionnel entre l'espace privé et l'espace public, et l'élève à la hauteur d'une éthique qu'il enseigne aux autres par la seule vertu de l'exemple qu'il incarne.

Cette nouvelle sociabilité bourgeoise, dont nous avons essayé de comprendre les fonctions et l'impact social, peut s'inscrire dans un processus de civilisation et de façonnement des mœurs. C'est la raison pour laquelle on peut voir le parcours individuel des Euler comme le modèle de l'émergence dans le domaine public, d'une élite sociale sans capital-naissance, mais riche de la *valeur* des individus qui la constituent, et de leurs pratiques culturelles (notamment dans leurs rapports à la table). La vie privée de cette future *intelligentsia*, désormais nourrie de plaisirs mondains, et d'activités intellectuelles va peu à peu s'affranchir de l'intimité de la chambre pour se prolonger dans l'espace public<sup>68</sup>, et se matérialiser au 19e siècle à Saint-Petersbourg, dans les salons et les confréries d'amis, et dans une médiation grandissante de l'homme privé entre la société et le pouvoir.

Dominique Taurisson  
Montpellier, 1999

<sup>1</sup> Leonhard Euler avait été invité en 1726 par l'Académie des sciences de Pétersbourg comme adjoint de physiologie. Il quitte Bâle et la Suisse en 1727 ; il n'y reviendra plus. Il rencontre Katharina à Pétersbourg où son père enseignait la peinture au gymnase, voir *Dictionary of scientific biography*, 16 vol. (New-York : Charles Scribner's sons, 1970-1980).

<sup>2</sup> L'essentiel de la correspondance de Johann Albrecht Euler adressée à Formey est conservée à Berlin, Staatsbibliothek, Nachlass Formey (désignée désormais sous le sigle NF), et à Cracovie, Bibliothèque Jagellonne, Fonds berlinois (collections Varnhagen et Autographa, en cours d'inventaire). Les lettres de Samuel Formey à J. A. Euler se trouvent à Pétersbourg, Archives de l'Académie des sciences, parmi les documents de la correspondance scientifique, Fonds 1, *opis* 3 (désignée désormais sous le sigle AAN) ; on en trouve une liste pour les années 1771-1774 et 1781-1793 dans *Outchenaïa Korrespondentsia Akademii nauk XVIII v., 1783-1800* (Leningrad, 1987). Quelques lettres intéressantes de J. A. Euler aux Bernoulli sont conservées à la Bibliothèque universitaire de Bâle, *Epistolae ad Bernoulios* (Gothanus), mscr. LIa 731.

<sup>3</sup> "Il faut que je vous fasse encore part, Monsieur et très honoré oncle, de quelle manière je suis devenu secrétaire de l'Académie. Le comte d'Orlov n'aime pas le pauvre Stählin et se chamaillait journellement avec lui. Lorsqu'il y avait quelque lettre d'importance à écrire ce fut toujours moi à qui on s'adressât ; cela allait enfin si loin que le chef ne voulût pas même permettre que Mr. de Stählin introduisit Mr Krafft dans l'assemblée comme adjoint : je voyais donc très clairement ce qu'il méditait et je ne me trompais pas. Un jour après avoir dîné chez lui il fit sortir tout le monde, et me harangua à peu près de cette façon. Vous voyez qu'il n'y a plus de moyen de vivre en paix avec Mr. de Stählin ; j'ai beaucoup de confiance sur vous et vous offre la place de secrétaire ; pensez-y et donnez moi vite une réponse décisive : la réponse est toute prête, Votre Excellence ; j'accepte vos offres, mais je prends la liberté de vous faire les conditions suivantes sans lesquelles je refuserai tout 1.) il faut faire en sorte que Mr de Stählin demande lui-même sa démission 2.) il faut qu'il ne perde rien de ses gages 3.) V. E. me promettra qu'elle ne me dira jamais quelque chose de désobligeant en pleine assemblée, je ne le souffrirai pas, je le dis d'avance. Or si V. E. trouve sujet d'être mécontent de moi, qu'elle me le dise entre quatre yeux. Oh je vous connais, me répartit-il en souriant, je sais que vous êtes un peu vif ; je vous ménagerai autant qu'il me soit possible et je vous accorde le premier article, et pour le second ne vous inquiétez pas. Huit jours après Mr. de Stählin se démit de sa charge et S. E. me nomma secrétaire de l'Académie". (NF, 24 mars/4 avril 1769, fol. 80vo). Jakob (Iakov Iakovlévitch) von Stählin (1709-1785), était membre de l'Académie des sciences de Pétersbourg depuis 1735, et fut son secrétaire de 1765 à 1769.

<sup>4</sup> Dans une lettre du 14 novembre 1766, Formey demande à Euler quelles informations il doit fournir à ses collègues de Pétersbourg (AAN, n° 46, fol. 431).

<sup>5</sup> On trouvera désormais les mots lettres, correspondance et journal indifféremment employés pour désigner le journal de J. A. Euler.

<sup>6</sup> Béatrice Didier, *Le Journal intime* (Paris : PUF, 1976), p. 112.

<sup>7</sup> François Héran, "La Sociabilité, une pratique culturelle ?" (E & S, économie et statistique, décembre 1988, n° 216), pp. 3-25.

<sup>8</sup> Béatrice Didier, *ouv. cité*.

<sup>9</sup> Gerhard Friedrich Müller, historien et géographe, membre (1725) et secrétaire de l'Académie des sciences de Pétersbourg (1728-1730, 1754-1765).

<sup>10</sup> "Dans une histoire culturelle redéfinie comme le lieu où s'articulent pratiques et représentations, le geste épistolaire est un geste privilégié. Libre et codifiée, intime et publique, tendue entre secret et sociabilité, la lettre, mieux qu'aucune autre expression associe le lien social et la subjectivité." Roger Chartier (dir.), *La Correspondance et les usages de la lettre au XIXe siècles* (Paris, Fayard, 1991), p. 9.

<sup>11</sup> Georges Dulac, "Un Nouveau La Mettrie à Pétersbourg : Diderot vu de l'Académie impériale des sciences" (*Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 16, avril 1994), pp. 19-43.

<sup>12</sup> Un des fils de J. A. Euler.

<sup>13</sup> Seulement deux matinées par semaine, en général le lundi et le vendredi, jour des sciences.

<sup>14</sup> C'est la première société savante créée en Russie en 1765 ; ses membres étaient des hauts dignitaires et des allemands liés à l'Académie des sciences. J. A. Euler en faisait partie depuis le 3 décembre 1766 (n. st.). Le discours de réception qu'il y avait prononcé le 24 décembre avait porté sur "un pays où les paysans ont une entière liberté". Il reconnaît s'ennuyer mortellement à ces réunions pleines de "grands matadors".

- <sup>15</sup> Euler et son père sont très occupés par les affaires des deux communautés réformées, française et allemande, de Pétersbourg, et siègent au consistoire depuis leur retour en Russie en 1766.
- <sup>16</sup> Il est directeur des études du corps impérial des Cadets depuis mars 1776. C'est une place, selon lui, très honorable qui ne donne pas beaucoup d'occupations (NF, 4/15 mars 1776, fol. 506ro-vo).
- <sup>17</sup> Louis Guespin, "Les Structures de sociabilité, un niveau d'analyse pertinent pour l'approche linguistique", *Sociabilités, pouvoir et société*, Actes du colloque de Rouen (1983) réunis par Françoise Thelamon (Publications de l'Université de Rouen, 1987), pp. 51-59.
- <sup>18</sup> Roland Barthes, "Pour une psycho-sociologie de l'alimentation contemporaine", *Pour une histoire de l'alimentation*, travaux présentés par J.-J. Hémardinquer (*Cahier des Annales*, n° 28, 1970), pp. 307-315.
- <sup>19</sup> Daniel Roche, *Histoire des choses banales* (Paris : Fayard, 1997), p. 191.
- <sup>20</sup> "Table et sociabilité au XVIe siècle : l'exemple du sire de Gouberville" (*Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 31, juillet-septembre 1984), pp. 465-471.
- <sup>21</sup> Jürgen Habermas, *L'Espace public* (Paris : Payot, 1992), pp. 57-65.
- <sup>22</sup> Johann Georg Model (1711-1775), chimiste, membre de l'Académie des sciences de Pétersbourg (1753).
- <sup>23</sup> Euler fréquente assez peu la Cour, mais il est en général bien informé de ce qui s'y passe et entretient des relations avec certains de ses membres comme la famille Orlov ; Vladimir Grigoriévitch Orlov (1743-1831) est directeur de l'Académie des sciences de 1766 à 1774.
- <sup>24</sup> Le lieutenant général de Pourpour (ou Pourper) était le chef du corps des Cadets, et Joseph de Ribas (1749-1800), leur capitaine.
- <sup>25</sup> Coutume des réfugiés protestants de s'assembler tous les jours, tantôt chez les uns, tantôt chez les autres, pour prendre le café et causer des nouvelles : on faisait la *gaste* ou on venait en *gaste*. Le mot signifiait aussi, repas, festin, partie de plaisir, voir *Dictionnaire de Trévoux*.
- <sup>26</sup> Bière anglaise brune et amère.
- <sup>27</sup> Wolfgang Ludwig Krafft (1743-1814), physicien, professeur à l'Académie des sciences de Pétersbourg (1771).
- <sup>28</sup> Il s'agit sans doute du whist, jeu de cartes emprunté aux anglais.
- <sup>29</sup> Jeu inventé en Espagne vers la fin du 16e siècle. On y joue généralement à trois et le jeu est fondé sur l'alliance de deux joueurs ligués contre un troisième : l'homme. On se sert d'un jeu de 52 cartes dont on a retiré les 10, les 9 et les 8. La valeur des cartes est différente selon les couleurs noires et les couleurs rouges, voir Francis Freundlich, *Le Monde du jeu à Paris (1715-1800)* (Paris : Albin Michel, 1995), pp. 247-250, et *Dictionnaire de Trévoux*.
- <sup>30</sup> Deux des enfants de J. A. Euler.
- <sup>31</sup> Colonie allemande sur la rive droite de la Neva, près du faubourg des pêcheurs.
- <sup>32</sup> Ville près du lac Ladoga, à 60 verstes de Pétersbourg par la Neva (environ 64 kilomètres).
- <sup>33</sup> Ving-et-deux, colonie allemande, près de Pétersbourg.
- <sup>34</sup> Gâteau en forme de couronne imbibé de sirop de sucre, de rhum ou de kirsch, plus communément appelé savarin.
- <sup>35</sup> Tsarskoe Sélo, résidence impériale, palais de Catherine II et d'Alexandre Ier.
- <sup>36</sup> L'île Krestovski, la plus grande des îles de Pétersbourg, lieu de promenade traditionnel des Pétersbourgeois.
- <sup>37</sup> Le thé et le café ont pénétré en Europe au 16e siècle, voir Jean-Louis Flandrin, et Massimo Montanari, *Histoire de l'alimentation* (Paris : Fayard, 1996), pp. 631-640.
- <sup>38</sup> L'origine de cette boisson est incertaine, mais elle apparaît dans la langue anglaise dès 1632, voir Léo Moulin, *Les Liturgies de la table : une histoire culturelle du manger et du boire* (Paris : Albin Michel, 1989), p. 273, et *Dictionnaire de Trévoux*.
- <sup>39</sup> J.-R. Armogathe, "Jeux licites et jeux interdits", *Le jeu au XVIIIe siècle*, colloque d'Aix-en-Provence, 1971, Centre aixois d'Etudes et de Recherches sur le XVIIIe siècle (Aix-en-Provence : Edisud, 1976), pp. 23-31.
- <sup>40</sup> Jean-Paul Aron, dans *Pour une histoire de l'alimentation*, ouv. cité, pp. 23-28.
- <sup>41</sup> Il s'agit sans doute de vin muscat vinifié en blanc ou en rouge, à l'époque aussi cher que le vin de Bordeaux ou de Bourgogne. Il était acheminé par le canal du Midi, du Languedoc vers Bordeaux où il était embarqué pour l'Angleterre, l'Amérique, la Hollande ou la Russie.
- <sup>42</sup> Mesure de choses liquides qui contient environ un muid et demi (tonneau), *Dictionnaire de Trévoux*.
- <sup>43</sup> Ce sont les anglais qui ont eu l'idée, au 17e siècle, de fabriquer avec du "verre de houille" (obtenu dans des fours à charbon) des bouteilles de verre opaque, rondes et irrégulières, plus solides que les bouteilles en verre blanc des fours à bois, voir Gilles Garrier, *Histoire sociale & culturelle du vin* (Paris : Bordas, 1995), p. 98.

<sup>44</sup> Il est bien connu que "le goût du vin rassemble les hommes" ; Daniel Roche ajoute que "c'est un élément majeur d'un système de consommation qui est aussi un mode de conception du monde et de la société" (Daniel Roche, *ouv. cité*, pp. 254-255).

<sup>45</sup> A cette époque, le champagne est d'un coût très élevé, et la majeure partie des 500 000 bouteilles commercialisées en une année par la France étaient bues par les anglais, les russes, et les prussiens, voir Gilles Garrier, *ouv. cité*, pp. 114-115.

<sup>46</sup> Le prince Alexandre Mikhaïlovitch Golitsyn (1723-1807), qui après avoir été ambassadeur en France, puis en Angleterre, devint vice-chancelier (1761-1775), et grand-chambellan (1775-1778). Sur le commerce avec le comptoir de Bordeaux, voir Archives d'actes anciens, Moscou, F. 1263-Golitsyn, *opis* 1, n<sup>os</sup> 2299, 3327, 3461, 3464, 4055, et 4057.

Dans les vingt dernières années du 18<sup>e</sup> siècle, le commerce direct entre la France et la Russie est encore très faible, et même si les marchands de Bordeaux reconnaissent l'avantage réciproque du commerce entre la France et la Russie, il est à cette époque toujours handicapé par la présence d'intermédiaires qui prennent des prix exorbitants. C'est pour cela que la plupart des produits traditionnels de l'exportation française comme le vin sont livrés en Russie par des Anglais et des Hollandais qui tiennent à eux seuls la majeure partie du commerce avec la Russie, voir *La Russie et l'Europe, XVIe-XXe siècles* (Paris : Moscou : SEVPEN, 1970), p. 99.

<sup>47</sup> Wladimir Berelowitch et Olga Medvekova, *Histoire de Saint-Pétersbourg* (Paris : Fayard, 1996), pp. 189-192.

<sup>48</sup> *Les Liturgies de la table*, *ouv. cité*, pp. 359-360, et Maguelone Toussaint-Samat, *Histoire naturelle et morale de la nourriture* (Paris : Bordas, 1987), pp. 290-296.

<sup>49</sup> Ekaterina Romanovna Dachkova, directrice de l'Académie des sciences et présidente de l'Académie de Russie (1783-1796).

<sup>50</sup> Famille de la noblesse russe.

<sup>51</sup> Jean-Louis Flandrin, et Massimo Montanari, *ouv. cité*, pp. 683-703.

<sup>52</sup> Astrachan (Astrakan) est un port dans le delta de la Volga ; on avait cherché à faire pousser des vignes dans la résidence royale de Sans-Souci à Potsdam ; on peut en voir encore aujourd'hui dans des serres sur les coteaux de la Havel.

<sup>53</sup> Johann Anton Gùldenstädt (1745-1781), ami intime des Euler, naturaliste suisse de langue allemande, professeur (1771) à l'Académie des sciences de Pétersbourg, participe aux expéditions scientifiques lancées par Catherine II dans l'empire russe (1768-1775).

<sup>54</sup> La femme et les trois filles de Friedrich Ehrenreich Behmer, juriste berlinois, en Russie depuis 1772.

<sup>55</sup> Mikhaïl Mikhaïlovitch Chtcherbatov (1733-1790), historien et publiciste, franc-maçon, sénateur, auteur d'un pamphlet contre Catherine II et de nombreux essais sur la société russe, porte-parole de l'aristocratie.

<sup>56</sup> Il existait de nombreux clubs, particulièrement après 1770 avec la fondation du "Club anglais", mais aussi des cafés et des estaminets, voir Wladimir Berelowitch et Olga Medvekova, *ouv. cité*, pp. 199-201.

<sup>57</sup> Carlo Ossola, *Miroirs sans visage. Du courtisan à l'homme de la rue* (Paris : Seuil, 1997).

<sup>58</sup> Alain Montandon, "Modèles de comportement social", *Pour une histoire des traités de savoir-vivre en Europe*, sous la dir. d'Alain Montandon, Centre de recherches sur les littératures modernes et contemporaines (Clermont-Ferrand : Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines, 1994), pp. 401-455.

<sup>59</sup> Famille de mathématiciens et physiciens suisses très liée aux Euler (relations scientifiques mais aussi familiales).

<sup>60</sup> Voir note 1.

<sup>61</sup> Le comte Ivan Grigoriévitch Tchernychev (1726-1797), diplomate, vice-président du collège de la Marine (1762-1796), feld-maréchal de la flotte.

<sup>62</sup> Gouverneur au corps des Cadets (1774-1776) ; relation des Euler et des Formey.

<sup>63</sup> Henriette Müller, gouvernante chez plusieurs grandes familles russes, relation intime des Euler et des Formey.

<sup>64</sup> Markus Fauser, "La conversation dans les manuels de civilité en Allemagne au XVIII<sup>e</sup> siècle", *Pour une histoire des traités de savoir-vivre en Europe*, *ouv. cité*, p. 258.

<sup>65</sup> Wladimir Berelowitch et Olga Medvekova, *ouv. cité*, pp. 192-216.

<sup>66</sup> *Cultures nourritures* (Internationale de l'Imaginaire, n<sup>lle</sup> série, n<sup>o</sup> 7, Babel, 1997), p. 199.

<sup>67</sup> Claudine Marengo, *Manières de table, modèles de mœurs 17e-20e siècle*, Cachan (Ed. de l'ENS de Cachan, 1992), p. 8.

<sup>68</sup> Jürgen Habermas, *ouv. cité* p. 56.